

22 octobre 1940 - 07 juin 2022

BONDO NSAMA

(P. 2 à 6)

Le destin accompli

Saut périlleux

Personne ne saurait imaginer le devenir de cet enfant qui naît un certain 22 octobre 1940 à Oshwe, dans l'actuelle province de Mai-Ndombe. Généralement, en pareille circonstance, seuls les parents biologiques nourrissent de bons projets et imaginent un bel avenir à leur rejeton. Qui d'autre pouvait souhaiter ou, à tout le moins, penser à un parcours ascendant à ce fils de pêcheur dont le futur est automatiquement orienté vers la pirogue, la pagaie et le filet ? Loin de ses parents, le jeune homme, émigré à Kinshasa la capitale, est pris en charge par sa sœur aînée dont le mari est fonctionnaire dans l'Administration coloniale, donc un « évolué ». Il est inscrit ainsi à l'institut Notre Dame dans la commune de Lingwala où il fait les mathématiques. Une chance ? Même pendant cette époque coloniale, la commune de Matete où il habite est considérée comme une zone chaude de la capitale ; sans un encadrement solide, la tentation est forte pour tout jeune garçon de basculer dans le gangstérisme, culture en vogue dans cette commune surnommée « ONU- Britannique » à cause de la brutalité de sa jeunesse jusqu'aujourd'hui.

La formation scolaire de Paul Bondo se consolide et se termine au collège Albert 1^{er} (actuel Collège Boboto) où il se retrouve consécutivement aux troubles de juillet 1960 ayant contraint des enseignants belges à rallier la mère-patrie. Le clergé catholique de Kinshasa s'est, de ce fait, retrouvé dans l'obligation de regrouper dans un seul établissement les élèves des huma-

(suite en page 2)



22 octobre 1940 - 07 juin 2022

BONDO NSAMA

Le destin accompli

(suite de la une)

nités, à partir de la 3^{ème} année secondaire.

En dépit de son penchant pour les maths, dont il obtient le diplôme en 1962, Bondo cultivait, de manière latente, sa vraie passion au fil des années. Pendant la période coloniale, et jusqu'à la fin de la décennie 1980, la lecture des livres et des journaux comptait parmi les denrées permanentes pour élèves, étudiants et élites. On retrouve ainsi Bondo très tôt en contact avec l'écrit, principalement les journaux que met à sa disposition la bibliothèque scolaire, mais aussi son beau-frère qui ramène à domicile toutes les publications quotidiennes. Il est donc en contact régulier avec les quotidiens « **Le Courrier d'Afrique** », « **L'Avenir** », les hebdomadaires « **Actualités Africaines** », « **La Croix du Congo** », devenu « **Horizons** » en 1959.

L'appétit vient en mangeant, dit un adage. Surtout lorsque la presse atteint l'un de ses objectifs primordiaux : chatouiller la fibre affective du lecteur. Le déclic pour Bondo est parti de sa rencontre « psychologique et spirituelle » avec Muissa Camus, un grand journaliste de « **Le Courrier d'Afrique** », dit Courraf. Le rédacteur et le lecteur ont en commun, non seulement l'admiration du dernier pour le premier mais aussi la même fibre sentimentale. Tous deux Imaniens pur-sang, le journaliste Camus emportait l'admiration du jeune Bondo Paul à travers sa relation des faits à l'issue de chaque rencontre de football entre les clubs Daring Imana et V. Club lorsque ce premier l'a emporté. « *Lui-même Imanien comme moi, savait trouver les termes les plus pompeux pour décrire le jeu de Daring et saluer, comme il se doit, sa victoire (...). J'étais vraiment impressionné, à tel point qu'à la fin de la lecture, je me posais la question de savoir comment fait-il pour décrire si bien un match de foot du début à la fin* », me confiait le Boss lors de nos nombreux échanges.

Si sa carrière avait mal tourné, Paul Bondo aurait dû naturellement maudire ce reporter Muissa-Camus dont la plume l'a véritablement dérouté de la piste d'« ingénieur » pour le placer dans l'orbite de la presse. En effet, affirmait-il, *Muissa Camus*

n'était pas seulement un expert dans le reportage sportif. Il l'était également dans le récit sur la vie courante. A ce sujet, le plus célèbre, parmi tous ses articles non sportifs que j'ai lus, demeure incontestablement ce fameux reportage sur le voyage qu'il avait effectué sur le fleuve Congo, entre Kisangani et Kinshasa à bord du bateau « Costermansville ». Et de confesser : « Intitulé De Stanleyville à Léopoldville à bord du Costermansville, ce reportage

bien avec sa nouvelle passion ? Qui, parmi les parents, pourrait se prêter à soutenir pareille initiative ? En attendant, Bondo intensifie ses lectures de journaux où il se familiarise avec de nouvelles signatures : Jean-Jacques Kande, Gabriel Makoso, Louis-Roger Dongo, De Banzy (de son vrai nom Joseph Mobutu).

Sur fond de ces lectures, l'autodidacte, encore élève, trouve un fil conducteur qui devra parfaire sa plume et, partant, son

Kambeya (avec sa signature Vicky Kambeya) va consentir de présenter le correspondant occulte Bondo à Gérard Nlombi, sorti, lui aussi, du moule de Muissa-Camus. Désormais, les faits divers de Bondo Paul portent la signature Bopol, le sobriquet du nouveau correspondant officiel de **Le Courrier d'Afrique**. « *Dès lors, c'est Nlombi en personne qui veillait à la réception de mes textes, se chargeant, lui-même, de les corriger, de les mettre dans le style journalistique et de les faire publier. C'est à partir de là qu'il est devenu véritablement mon « mentor* », me précise Bondo Nsama.

Sur l'orbite du destin

Qu'à cela ne tienne, Bondo journaliste est toujours sous la menace du sort. Lorsqu'il obtient son diplôme en 1962, Paul Bondo obtient également une bourse du gouvernement congolais pour des études universitaires, dans la faculté des sciences à l'Université libre de Bruxelles (ULB). Le rêve de tout jeune ! Hélas, deux semaines avant son départ pour la capitale belge, le sort bascule à nouveau : le jeune homme perd son papa, Nsama. A la tête d'une série de 5 garçons en âge scolaire, le jeune homme doit consentir de sacrifier son cursus universitaire au profit de l'encadrement de ses jeunes frères. Il se plie devant les conseils des autres parents, et se console avec ses 2500 francs mensuels, gagnés en sa qualité de correspondant, mais suffisants pour assumer sans faille cette nouvelle charge.

Bleusaille

Désormais installé au pays, il doit entreprendre de renoncer à son statut de correspondant pour intégrer de plain-pied la Rédaction. Il va heureusement jouir de l'appui de Nlombi pour réussir sa démarche. Mais, confession : « *Jusqu'alors, je n'avais pas une idée précise d'une Rédaction ; j'allais découvrir avec étonnement et beaucoup de tristesse qu'il n'est pas toujours facile de se faire accepter par des aînés dans la profession, surtout si ceux-ci sont imbus deux-mêmes et considèrent les nouveaux venus comme des intrus* ». Presque tous

(suite en page 2)



Catherine Nsama, la «cultivatrice» du destin de Paul Bondo Nsama. Non seulement elle prenait en charge les frais de scolarité, mais les journaux apportés par son mari avaient aiguisé l'appétit journalistique du jeune frère !

m'avait tellement enchanté qu'immédiatement, il avait déclenché en moi l'envie de faire comme Muissa-Camus. Ma passion journalistique est donc véritablement née à partir de ce magnifique reportage » !

Un saut périlleux

Mais suffit-il de prendre la décision pour l'exécuter allégrement ? Dans le cas précis, le jeune ambitieux doit-il abandonner les maths pour s'inscrire dans la filière Gréco-Latine qui concorde

métier. Tout part de ce transfert au collège Albert 1^{er} où il rencontre un certain Victor Kambeya, élève de la 4^{ème} Gréco-Latine, mais déjà correspondant sportif au quotidien « **Le Courrier d'Afrique** ». Le contact avec ce gars permettra à Paul Bondo de faire ses premiers articles, des « chiens écrasés », publiés dans **Le Courrier d'Afrique**, non pas sous sa signature malheureusement. Mais pour le jeune rédacteur, la joie est à son comble !

Non sans raison, car Victor

22 octobre 1940 - 07 juin 2022

BONDO NSAMA

Le destin accompli

(suite de la page 2)

les journalistes sont passés par ce traitement que l'on peut assimiler à de la « bleusaille », pratiquée jusqu'il y a peu dans les sites universitaires contre les nouveaux inscrits.

En intégrant la Rédaction, Bondo, comme ses amis d'ailleurs, butte sur Gabriel Makoso, un directeur très haut placé, et un Rédacteur en chef plein de mépris pour les « petits jeunots ». « On ne nous avait attribué ni chaise ni bureau. On était littéralement des journalistes debout. Et c'est souvent à travers la fenêtre de la salle de Rédaction que nous faisons parvenir nos écrits au secrétaire de Rédaction. Et si ceux-ci, par malheur, tombaient directement entre les mains du Rédacteur en chef, ils finissaient presque systématiquement dans le bac à papier, avec pour seule mention : **Sans intérêt** », témoignait-il. Pendant toute une année, il a dû subir ce traitement de calvaire qui m'aurait définitivement détourné du journalisme, n'eût été la présence de Gérard Nlombi. Lui, au moins, croyait en moi et me répétait sans cesse que j'irais loin dans ce métier si je m'accrochais.

En 1963, naît le quotidien du matin « **L'Etoile du Congo** », sous l'impulsion de Kapela, devenu conseiller du ministre de l'Information, et des Allemands propriétaires de l'imprimerie « **Concordia** ». Kapela contacte ainsi Nlombi, son compagnon de longue date, et, ce dernier, promu Rédacteur en chef, place Bondo sous ses aisselles pour cette nouvelle Rédaction. Le climat ici est propice à l'éclosion de ses talents, surtout que Nlombi lui a confié les rubriques de sa prédilection : les faits divers et le sport. La signature Bopol perce les salons, même les plus huppés, tel celui du Chef de l'Etat où Maman Antoinette Mobutu raffolait, comme beaucoup d'autres femmes, la rubrique « Miette judiciaire » qui relatait les faits de société, dans un style souvent tragi-comique.

Remise à niveau

Honnête, Bondo inscrit dans le cadre du destin le choix porté sur sa personne, par le tout nouveau et très politique Rédacteur en chef, Emmanuel Sinda, pour un stage de deux ans en Allemagne dans la catégorie



Pour Bondo, c'est par surprise qu'il reçoit à la Rédaction, le 16 octobre 1967, Jean-Jacques Kande, Ministre de l'Information et un des proches du président de la République...

Secrétaire de rédaction. Il reconnaît n'avoir pas été le plus en vue de la quinzaine de journalistes qui peuplaient **L'Etoile du Congo**, comme il était loin d'être un protégé de la hiérarchie. Un stage fructueux ayant permis d'apprendre davantage sur le tirage, les petits trucs du reportage, la retouche des textes, la mise en page...

Dans la cour des grands

De retour au pays, les changements intervenus dans la Rédaction ne favorisent pas la réinsertion du journaliste qui naturellement devait bénéficier d'une promotion. Le nouveau Directeur, Vidibio, ayant affiché une forte hostilité, les Allemands s'étaient résolus d'engager Bondo à l'imprimerie « **Concordia** » afin de ne pas perdre tout l'investissement consenti dans le perfectionnement de ce dernier. Trois mois plus tard, le Directeur Vidibio craque au cours d'une longue brouille avec Kapela ; la voie s'ouvre ainsi pour le retour de Bondo au sein de la Rédaction.

Après le coup d'Etat de 1965, perpétré par Joseph-Désiré Mobutu, **L'Etoile du Congo** s'est montré quelque peu nostalgique du Régime de Joseph Kasa-Vubu, sans être hostile au nouveau Régime. Dans l'entretemps, Bondo s'essayait dans des articles à caractère politique. Vraisemblablement, ces petites « égratignures » torturaient Mobutu qui avait la culture de la presse. Probablement aussi cela l'aurait déterminé à racheter ce journal jouissant d'une audience incontestable afin de le mettre à son service. Pour Bondo, c'est par surprise qu'il reçoit à la Rédaction, le 16 octobre 1967, Jean-Jacques Kande, Ministre de l'Information et un des proches du président de la République.

Tout était ficelé avant cette descente du Ministre Kande à la Rédaction de **L'Etoile du Congo**. A la demande du général Président, Kande avait cité le nom de Bondo pour remplacer Pascal Kapela dont Mobutu voulait voir quitter ce journal. Mais pourquoi Bondo ? Le concerné ne pouvait pas le savoir ; Jean-Jacques Kande l'a plutôt révélé à quelqu'un d'autre : « Pour des raisons qui lui

étaient propres et que je n'avais pas cherché à connaître, le président Mobutu avait trouvé des failles dans le chef de Pascal Kapela et ne tenait plus à le voir à la tête de **L'Etoile du Congo**. J'avais cependant le sentiment que Mobutu avait des doutes sur la fidélité de Kapela. C'est ainsi qu'un matin du 15 octobre 1967, il m'a fait venir à son bureau au Mont Ngaliema et, me faisant part de son mécontentement vis-à-vis de Kapela, m'a demandé à brûle-pourpoint si j'avais en tête quelqu'un qui pouvait remplacer ce dernier à **L'Etoile du Congo**. Sans hésitation, j'ai répondu d'emblée : Bondo ».

Pourquoi Bondo ? Kande s'est expliqué : « ...c'est parce que je m'étais aperçu que Bondo correspondait parfaitement au profil qu'à mon avis le chef de l'Etat recherchait. En effet, au cours des conférences de presse que je tenais et auxquelles Bondo avait participé, il se montrait toujours moins bavard que les autres. Et à travers les questions qu'il lui arrivait de poser, outre qu'elles n'étaient jamais gênantes ni embarrassantes pour le conférencier, je pouvais facilement deviner qu'il était favorable au régime du général Mobutu ». Et, voilà Bondo à la tête de **L'Etoile du Congo** qui deviendra plus tard **Salongo**.

En cet instant, la charnière qu'était Jean-Jacques Kande n'avait qu'une exhortation dans la bouche : « Mon petit, ne nous décevez pas ! ».

A l'école de la méthode Mobutu

Comme une mouche dans un verre de lait, Bondo met le pas, à 26 ans, dans la sphère de gestion du pays ; une lourde responsabilité pour ce « néophyte » fraîchement sorti des études. Devant la réalité, il dispose son oreille et son cerveau pour des conseils à recevoir des aînés pétris d'expérience et surtout de la méthode Mobutu. Au nombre de ceux-ci, figurent en bonne place Nendaka Bika et Nsengi-Biembe. Non pas qu'il entreprend de les rechercher, mais ces conseils lui sont fournis presque instinctivement par des personnalités qui donnent l'impression de se réjouir de son atterrissage dans cette cour des grands. Nendaka lui avait répété : « Mon petit, il faut connaître Mo-

(suite en page 4)

22 octobre 1940 - 07 juin 2022

BONDO NSAMA

Le destin accompli

(suite de la page 3)

butu pour travailler avec lui. Mobutu est un homme compliqué. Il faut le connaître et connaître ses habitudes ! ». « Depuis, affirme Bondo, j'ai retenu ces conseils en moi-même comme une prière que je récitais et méditais chaque jour ».

Ami de longue date de Joseph-Désiré Mobutu, Gaston Nsengi-Biembe formait avec Paul Kabaidi un duo à la tête du Corps des volontaires de la République (CVR), une sorte de fer de lance politique du nouveau pouvoir. Mobutu se chargeait personnellement d'envoyer Bondo auprès de Nsengi-Biembe prendre l'information sur les activités de ce corps – un véritable embryon de parti politique à naître – pour publication dans le journal. L'hôte mettait à profit cette opportunité pour des conseils au journaliste. Selon Bondo, dans la panoplie de conseils, le plus important était la fidélité à témoigner au Président de la République. « Quand ce terme est sorti de sa bouche, je me suis immédiatement rappelé ce commandement du Président le jour où il me confiait la direction du journal : « Vous ne dépendez que de moi ! », précise Bondo.

En conséquence, depuis lors, en mettant ensemble cet ordre du Président lui-même, les conseils de Nendaka et de Nsengi-Biembe, j'ai compris qu'il me fallait changer totalement mon mode de vie. J'ai donc tout lâché : amitiés, kinoiseries, vie mondaine. Je me suis retiré dans mon coin, vivant en homme seul, entièrement consacré au service de Mobutu dans le cadre du journal !

Dans l'intimité du Président

Désormais, le Directeur général du journal (acheté par Mobutu aux Allemands et à Kapela), a le libre accès au Président de la République qu'il rencontre directement au Mont Ngaliema d'abord, ensuite au camp Tshatshi et, plus tard, partout ailleurs. En réalité, Mobutu fait de Bondo et son journal sa harpe à l'encontre des cibles précises et en même temps son fusible, d'autant que son ombre se cache sous celle de Bondo dont le nom s'affiche dans le corps de ces attaques.

Rassuré par la fidélité de



Bondo Nsama et le président Mobutu dans les allées du jardin du mont Ngaliema à Kinshasa

Bondo, Mobutu va intensément exploiter **Salongo** et la personne de son Directeur général dans son combat politique, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du pays. Mais aussi pour remplir des missions les plus insoupçonnées qui ne cadrent pas directement avec ses attributions premières. Il en est ainsi de son implication dans la guerre de 80 jours. Journaliste, il était utilisé par Mobutu pour récolter l'information afférente à

cette guerre et diffusée dans les médias internationaux. Bondo a été silencieusement la personne qui avait sauvé le pont de Kolwezi. En effet, grâce à une information diffusée par **La Voix de l'Amérique** faisant état du sabotage imminent de ce pont par des rebelles déjà à 10 kilomètres, et repérée promptement par Bondo directement à Mobutu dans les petites heures de la nuit, cet ouvrage avait été sauvé par un

dispositif conséquent mis en place. L'ennemi était cueilli à froid, sans tambour ni trompette.

« Combattant » !

Au fait, adopté dans le for intérieur de Mobutu, Bondo va jouer un triple rôle : celui de Conseiller, d'« Oreille » et de « Combattant » ! Ainsi que nous l'avons souligné dans le prologue, tout au long de son règne, le Président Mobutu accordait une place de premier choix aux renseignements et à l'information. Ainsi « Combattant », l'Editeur du journal **Salongo** est considéré par le général Mobutu comme fer de lance de son effort à faire avaler ses choix idéologiques et politiques tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du pays. Singulièrement en cette période, la préoccupation du Président Mobutu est de faire avaler à tous sa philosophie politique axée sur le « Recours à l'authenticité ».

Il s'en souvient : « ...en décembre 1973, nous recevant, Essolomwa (Editeur du quotidien ELIMA) et moi-même sur le bateau M/S Kamanyola, le Président nous a exposé ses vues sur le rôle de chacun de nos organes de presse dans cette phase du recours à l'authenticité. Il nous a

clairement signifié que cette politique ne rencontrait nullement l'approbation de tous dans le pays et encore moins à l'étranger. En conséquence, a-t-il poursuivi, le pays devait se battre pour défendre ses choix idéologiques ». Sur la même lancée se place la diffusion positive assurée des activités du Corps des volontaires de la République (CVR).

« Oreille » du Président de

(suite en page 5)

22 octobre 1940 - 07 juin 2022

BONDO NSAMA

Le destin accompli

(suite de la page 4)

la République, Bondo a assumé ce rôle du fait de l'attention particulière de Mobutu sur les réactions et les positions de la masse sur des faits et événements sociaux (et politiques) du pays. On note par exemple que le PDG de la société d'électricité courrait le limogeage en cas de coupure qui plongerait une grande partie de la population dans le noir. Sachant que Bondo était dans la masse, à tous les niveaux, Mobutu recueillait auprès de lui la position de la population sur des faits précis. « *Tantôt je rapportais au Président les réactions souvent très violentes de l'homme de la rue, tantôt je lui remettais à ce sujet des correspondances émanant de militants. J'en profitais alors pour donner mon point de vue personnel tout en proposant des pistes de solution. Le Président m'écoutait très attentivement, sans m'interrompre avant de prendre lui-même la parole et de décrire son opinion personnelle. Parfois, il épousait mon point de vue, parfois, il était plus réservé.* »

En fait, chaque fois qu'il revenait d'un voyage à l'extérieur ou à l'intérieur du pays, Mobutu avait le même réflexe de s'enquérir de la situation, surtout à Kinshasa, en questionnant : « **Bondo, quelles sont les nouvelles ? Que disent les gens ?** ». « *Il en était de même lorsqu'il appelait le groupe de ses collaborateurs des différents appareils de l'Etat. Soit il me recevait en premier lieu, pour lui donner tout de suite la température de l'opinion, soit alors en dernier, pour sans doute comparer ma version avec celle des visiteurs qui m'avaient précédé.* »

Le confident

Bondo doit sa percée auprès du président Mobutu à trois atouts principaux : la fidélité, la discrétion et l'humilité. Pour avoir été mis sous la tutelle directe et exclusive du chef de l'Etat, Bondo a eu d'innombrables tête-à-tête avec Mobutu au cours desquels le chef lâchait des confidences au profit de son collaborateur. Vingt-quatre heures à l'avance, par exemple, Bondo était au courant de la nouvelle équipe gouvernementale, dans



Bondo Nsama décoré de l'Ordre National du Léopard pour services rendus à la nation

un régime où les remaniements coulaient à flots. « *A l'annonce de chacun d'eux, l'opinion était en effervescence, particulièrement chez les ministres en place qui se demandaient avec inquiétude s'ils étaient partants ou non. On peut donc se rendre compte à quel point j'ai eu une énorme responsabilité en étant en possession de ladite liste que tout le monde attendait impatiemment. Il fallait faire preuve de discrétion absolue.* »

Tel père, tel fils !

En se rapprochant et en intégrant Mobutu, Bondo ne s'est-il pas contaminé justement du style de son Maître, mieux de celui qui était devenu son « Papa » ? Avec une voix angélique, rendue dans une intensité molle, l'homme passe, à première vue, pour une colombe. A s'y méprendre, car la déception frappe sur le nez de quiconque ne fournit l'effort nécessaire de comprendre ce que l'on peut qualifier de « Style Bondo ». Il faut absolument observer des limites, quand bien même il arbore un sourire ; il sait

dresser la haie de sa sphère de pouvoir et de son statut. Cependant tout celui qui se conforme minutieusement à ses attitudes, son caractère... n'essuiera pas le moindre blâme pendant toute la durée de la cohabitation.

Comme son « Papa », Bondo est d'une générosité que je croyais nuisible pour lui-même. Je me rappelle encore de la conversation partagée entre l'équipe rédactionnelle lorsque le siège était transféré à la Gombe. Chaque matin, lorsqu'on entrait à la résidence lui faire les civilités, le Patron, qui se réveille toujours tôt, était assis sous un arbre, avec une mine quelconque. Autour de 10 heures, on le retrouvait heureux. Raison ? Un sac de billets de banque est placé sous ses pieds ; il peut donc distribuer générosité. Il fait venir ses collaborateurs « en désordre » pour s'enquérir de la situation d'un chacun à laquelle il apporte immédiatement solution.

A peine peut-on croire qu'il n'invente pas de poste de dépense. Si ton étoile a brillé ce jour, il te contamine de son sourire que

tu vas partager le soir avec ton épouse et tes enfants. Dans les nombreux couloirs de sa concession, à la Gombe, j'intercepte une causerie des ouvriers ; le maître-maçon, Monsieur Lufuma, affirme ne pouvoir jamais quitter Bondo. « *Même si le salaire intervient en retard, je lui resterai toujours attaché. Car, lui, salaire ou pas salaire, il est toujours au chevet de son ouvrier ou collaborateur visité par un malheur* », prêche-t-il.

Mais une fois le sac à vide, le Patron accuse des maux de tête ; il place alors ses deux mains sur la tête, sur fond d'un air anxieux. Et lorsque Béatrice Luzala, partie dans le recouvrement, rentre chargée, les maux de tête s'évanouissent et la gymnastique de distribution de billets de banque reprend. Là, c'est sur une bonne note que l'on se sépare. Il faut avoir une épouse appropriée pour vivre cette vie de « chef coutumier » ! Sur ce point Maman Amina Umba est exceptionnelle. Jamais elle avait causé de misère – publiquement du moins et à en croire les témoignages des ouvriers de la maison – à son mari pour ces largesses partagées à longueur des journées.

Investisseur

Dans la quête du bien-être collectif, Mobutu, mesurant la portée réelle de l'action du seul gouvernement, avait convié toute la population à mettre la main à la pâte pour le décollage du pays. Cela s'est traduit, entre autres, par l'appel rendu sous forme de slogan « **Moto na moto abongisa** » (« Que chacun participe à la construction du pays »). Dans ce contexte, en dépit de son orientation vers la plume, Bondo Nsama s'est ouvert également au secteur d'investissement économique. C'est le cas de sa ferme située dans la localité de Lodiba. « *Je disposais dans cette localité d'une grande ferme avec un cheptel de plus de 500 têtes de gros bétail de la race « Ndama ». Elles provenaient d'une centaine de génisses que j'avais achetées auparavant auprès des installations de Jules Van Lancker* », m'avait-il raconté.

Au fait dès 1974, l'Editeur
(suite en page 6)

22 octobre 1940 - 07 juin 2022

BONDO NSAMA

(suite de la page 5)

de Salongo s'est lancé dans la diversification des investissements avec, à la clé, la construction du premier hôtel, dans le Mai-Ndombe, pour commerçants et autres visiteurs et passants. En 1977, le « **Motel le village** » est construit dans le quartier Kingabwa, dans la commune de Limete, à Kinshasa.

Une année plus tard, soit en 1978, Bondo donne une forme commerciale à ses investissements, en mettant en place une coopérative spécialisée dans la charcuterie et dénommée « **ODIM et Sœurs** », en sigle « **Coopodim** ». La charcuterie est suffisamment alimentée par la ferme personnelle de Mikondo, située dans la banlieue de Kinshasa. Mais très vite, la **Coopodim** sera avalée par la Société commerciale de Bandundu (**SOCOBA**) qui englobe désormais toutes les activités développées par Monsieur Bondo. L'entreprise prend de l'ampleur et d'autres hôtels et centres hospitaliers seront construits, à partir de 1981, à Bandundu-ville (**Hôtel Bondo**), à Kutu (**Hôpital Bondo**), à Kinshasa (**Polyclinique Super Lemba**), à Mushie (Complexe commercial loti d'un hôtel et d'une terrasse), à Kikwit (un hô-

tel). Mais aussi un bateau – le **M/ SABUSANA** – avec plusieurs barges et ayant servi aussi au transport de matériaux de construction pour l'investissement dans l'ancienne province de Bandundu.

L'hécatombe

La plupart de ces unités de production ont payé cher la prise de pouvoir par l'AFDL. Le cas de la ferme de Lodiba qui a perdu tout son cheptel, de plusieurs milliers de têtes, au point de décourager l'investisseur. Dans l'ensemble, Bondo était soumis au pillage de ses biens, tant à Kinshasa qu'à l'intérieur, et à une forte pression judiciaire au sujet de son investissement, avant de le voir le remporter à cette instance. Mais le climat général de l'économie du pays est loin d'offrir les bonnes conditions d'entreprise ; maints opérateurs économiques étrangers, n'ont-ils pas déserté le sol congolais pour l'investissement ? Qu'à cela ne tienne, Bondo garde encore l'exploitation de certaines petites activités, notamment l'hébergement et la santé ; il se lance aussi dans la pêche, en souvenir de son enfance et, peut-être aussi, de son Papa, spécialiste de la pagaie et de la chasse au poisson.



L'hôpital de Kutu (150 lits, inauguré en 1986), l'une de nombreuses grandes oeuvres de Bondo Nsama dans le Grand Bandundu

Destin accompli !

Il est hors de propos de sonder entièrement la profondeur de la personne de Paul Bondo, dont la vie professionnelle est intimement liée à celle du défunt Maréchal Joseph-Désiré Mobutu Sese Seko Kuku Ngbendu wa Za Banga. Par ce fait, Paul Bondo a charrié son influence dans la gestion de la République sous Mobutu. De son personnage, l'humanité tire une leçon de fidélité attendue de tout collaborateur par des hommes d'Etat ; Bondo est demeuré et demeure encore fidèle à Mobutu jusqu'à l'au-delà, certainement.

Sa conduite a également une dimension didactique. On sait que beaucoup de meurtres de journalistes déplorés dans ce pays ne l'ont pas toujours été en relation directe avec la mission primaire du métier : livrer l'information au grand public. Nombreux sont utilisés par des acteurs politiques et des puissances économiques, comme BondoNsama l'a été par Mobutu, à la seule différence que les jeunes ont souvent péché par l'absence de discrétion, caressant le

rêve de gloriole, de paraître le mieux informé, mais aussi de manger, parfois, à tous les râteliers... Comme il leur est reproché également la propension à divulguer, à des amis, parents et connaissances, le moindre soupçon du « mentor », violant du coup la règle qui prêche : « le journaliste sait tout, il ne dit ou n'écrit pas tout ! ». La sentence du « mentor » à pareille circonstance est sans appel, se sentant victime de haute trahison.

Ce faisant, il importe de rappeler aux lecteurs intéressés que Paul Bondo a bâti son adoption par le Maréchal Mobutu sur 3 socles, à savoir la Fidélité, la Discrétion, l'Humilité.

Sur scène !

Rongé par la maladie depuis plus de deux ans, Bondo Nsama ne s'est point plié aux conseils de la multitude l'invitant à laisser tomber la plume. A chacun il rétorquait : « On n'arrête jamais ! ». Une affirmation qui lui avait valu le surnom de « Papa Wemba » par ses ouvriers qui le

soupçonnaient mourir sur scène à l'instar de l'artiste musicien Shungu Wembadio. Et c'est bien vrai. Vendredi 3 juin, Paul Bondo Nsama accuse la mine « traditionnelle » et soumet Jacques Famba à l'exercice habituel : un ample échange sur l'article leader de l'édition à paraître le lundi 6 juin.

Au bout d'une vingtaine de minutes, le consensus est trouvé et le travail peut bien continuer. Le titre provient de sa tête **Delenda Rwanda est !** (allusion claire au « *Delenda Carthago est* » en latin : Carthage doit être détruite) Le dimanche, le journal passe sous presse et au bon matin de lundi 6 juin, le tabloïd atterrit au bureau. Dans son lit, aussitôt qu'il se rend compte de l'arrivée de son bijou, il en exige un exemplaire ; c'est Maman Amina qui se charge de retirer deux exemplaires pour son mari. Oui, Bondo Nsama, le géniteur a pu admirer son rejeton. Pour la dernière fois. Car ce mardi 7 juin à 4 heures, le destin l'arrache à l'affection de ses familles biologique et professionnelle. Une chose est vraie : il a participé à

l'élaboration et il a parcouru son dernier Salongo. Il est mort en plein travail !

Eteindre l'étincelle ?

De mémoire de journaliste, Paul Bondo, comme personnalité se confond avec deux icônes : Mobutu Sese Seko et Salongo, le journal. Dans la sphère internationale comme sur l'échiquier local, très peu de gens connaissent ses activités commerciales : fermes, bateaux, hôpitaux, hôtels. Dans les différentes présentations, les conversations, l'homme a toujours brandi son statut de JOURNALISTE. Pour quelle raison ? La fibre sentimentale moins que la piste de son rayonnement éternel. Mais avoir perdu Mobutu, après avoir perdu son souffle, Paul Bondo rayonnera-t-il encore sur la place publique ? A moins que Salongo l'assume et s'assume.

Adieu donc Paul Bondo Nsama, Editeur-Directeur Général du quotidien **Salongo** !

Bondo Nsama, le maître de «l'Ecole Salongo»

La presse congolaise a été frappée de plein fouet, mardi 07 juin 2022, aux petites heures de la matinée (4 heures du matin plus précisément), par la triste nouvelle de la mort de Paul Bondo Nsama, éditeur du journal Salongo, qui fut toute une « école » de formation des professionnels des médias pendant plus de trois décennies, des années '60 aux années '90. Souffrant de l'arthrose depuis plusieurs années, son décès a été précipité par une crise de malaria, dans sa résidence, sur rue Wagenia, aux encablures du beach Ngobila, dans la commune de la Gombe.

Emporté par la mort à 81 ans et demi, Bondo Nsama était compté parmi les monuments de la presse congolaise, tout au long du régime Mobutu (1965-1997), dont il fut un des inconditionnels « disciples », à la tête d'un groupe de presse qui alignait, entre 1979 et 1990, plusieurs titres, à savoir Salongo (quotidien), Salongo Sélection (hebdomadaire de détente), Salongo Musique (hebdomadaire de détente), Salongo Shaba (hebdomadaire provincial), Salongo-Kasaï (encart dans le quotidien une fois par semaine), Salongo-Bandundu (encart dans le quotidien une fois par semaine), Salongo-Bas-Zaïre (encart dans le quotidien une fois par semaine), sans oublier les imprimeries Gimoza (Générale des Imprimeries du Zaïre) avec une presse typographique et une presse offset.

Bondo Nsama, en véritable maître d'école, avait formé la crème des journalistes de la presse écrite dans l'ex-Zaïre, dont la plupart débutait comme simples stagiaires ou reporters, avant de gravir, sous sa haute surveillance, les échelons de la hiérarchie de la rédaction. Nous citerons, de mémoire, feu Norbert Ntukulu Ndomatezo «Tunor», feu Kibanyakina, feu Joachim Lubabu Mpasi-a-Mbongo, feu Polydor Muboyayi Mubanga, feu Eddy Mavomo Nzuzi Zola, feu Makiona Lunsonso, feu Pierre Ndombe Mundele, feu François Siki Ntetani Mbemba, feu Kitambala Kulubitch, feu Mbongo Iyeme, Kin-Kiey Mulumba, Jean Ntela Nkanga, Ndomanuedi, Kabantashi, Musangi Ntemo, Ngoie a Tshiluila (Père Ngoie), etc.

A ces « généraux » et « colonels » ainsi qu'on les appelait, nous ajoutons la nouvelle génération constituée de Malanda Nsukula, Jean-Chrétien Ekambo, Sapu Kazadi «Sakaz», JR Tshiamala, Asimba Bathy, feu Kale Ntongo, Mbuyu wa Kabila, Nila Mbungu, feu Makamba Wanketa, feu Kasonga Tshilunde, feu Edi Angulu Mabengi, feu Kisinga Mpemba, Abedi Salumu, Bazakana Bayete, Jerry Angengwa, Mbamba Toko, Fifi Ngampwende, Clément

Pambu Mbenza, tance Tekitila Mafuta, Mweya Tolande, et moi-même, Jacques Kimpozo Mayala.

En ce qui me concerne, ma petite histoire au journal Salongo avait commencé en août 1977, après mon recrutement par feu Polydor Muboyayi, alors Secrétaire général adjoint (Rédacteur en chef adjoint), au terme de mes études à l'ISTI (Institut des Sciences et Techniques de l'Information). Affecté à la rubrique sportive, j'avais eu la chance d'être connu rapidement de l'Editeur

Bondo Nsama, grand donateur d'Imana, qui ne ratait pas un seul match de son équipe chérie au stade du 20 Mai, grâce à mes reportages. En effet, à la fin de chaque match, nous faisons route ensemble pour la rédaction, lui dans sa voiture, et l'équipe des sports dans son car de reportage. Il prenait soin de ne pas interférer dans les articles des sports, laissant au reporter du jour le soin d'assumer la restitution de l'événement. A ma grande surprise, je recevais, après chaque reportage sportif, même en cas de défaite d'Imana, ses félicitations pour mon objectivité mais aussi mon « écriture ». En très peu de temps, il m'avait adopté, tant et si bien que lors de la création de « Salongo Sé-

Cons -

lection », en février 1980, j'étais promu Secrétaire de rédaction.

Toujours bien coté par le «Boss», je prenais la direction de «Salongo Sélection», en mars 1983, après le départ de Polydor Muboyayi du journal. Et une année après, en 1984, je quittais la direction de « Salongo Sélection » pour intégrer le Comité Editorial de Salongo quotidien.

au siège de la rédaction, sur la 10me rue à Limete, d'un second bureau à l'imprimerie Gimoza, sur la 9me Rue, au quartier industriel, en face du sien.

Entre 1990 et 1993, soulagé de ma charge de « Secrétaire particulier », l'Editeur Bondo avait pratiquement fait de moi son assistant pour l'exploitation des articles au vitriol contre l'opposition, dont les grandes lignes lui étaient définies par le Maréchal Mobutu Sese Seko en personne, qu'il rencontrait presque chaque soir sur son bateau, ancré à N'Sele.

C'était l'époque où l'USOR (Union Sacrée de l'Opposition), faisait la pluie et le beau temps au Palais du Peuple, pendant la tenue de la Conférence Nationale Souveraine.

Je passais, aux yeux des autres journalistes, pour l'enfant chouchou du «Boss». En dépit de cette proximité professionnelle, je démissionnais, par écrit du journal Salongo, un certain 14 juin 1993, pour des raisons personnelles. Ce qui me touchait le plus après notre « séparation », c'est le fait qu'il ne cessait de m'appeler au téléphone, pour me féliciter, de pérenniser l'Ecole Salongo au quotidien Le Phare, sous la supervision d'un autre ancien de ce quotidien, Polydor Muboyayi, feu mon patron.

Et lorsqu'il m'a sollicité, il y a une année, pour faire un témoignage sur lui, dans un livre consacré à ses relations avec le Maréchal Mobutu, avec un accent particulier sur les «confidences» que lui faisait ce grand homme politique, je n'ai pas hésité un seul instant. Alors que j'attendais impatiemment sa sortie des presses, j'ai appris de mon ami et confrère Abedi Salumu, lors de mon passage à sa résidence pour présenter mes condoléances à sa famille et à son équipe rédactionnelle, qu'il avait décidé de geler le projet, dans le but d'y apporter des éléments additionnels. J'espère vivement que sa famille va s'organiser pour mettre à la disposition du grand public, dans le meilleur délai, le «testament politique» de Bondo Nsama.

« Boss... bayo ! »

Kimp



PAUL BONDO NSAMA : PATRON ET COMPAGNON

J e n'ai pas été suffisamment convaincant face à mon Patron, Bondo Nsama, lors de notre dernier entretien en son domicile dans le quartier de la Gare centrale. Si j'avais pu réussir l'exploit, il serait parti au-delà en laissant en héritage à la postérité le dernier fruit de sa plume, le livre mémoriel dont il nous parlait avec passion, à mon confrère Pambu Mbenza et moi, et dont le titre était déjà choisi par lui : « Mobutu m'avait dit... ».

A l'occasion, je l'avais informé de la création à l'édition française L'Harmattan d'une collection « Médias d'hier », dont je suis le directeur. La collection accueillerait avec ferveur son précieux « manuscrit », il avoua alors avoir enfin trouvé le créneau qui manquait à son projet, un éditeur qui réserverait à son œuvre l'écho qu'il souhaitait ardemment. Car, selon lui, cet ouvrage n'avait d'allure politique que les apparences, comme le suggérait de toute évidence le nom de son illustre source, il le voulait surtout à vocation pédagogique, précisément pour les générations futures des journalistes.

J'ai alors vu le Patron fort enthousiaste face à cette nouvelle tournure de ce projet. et pour nous appâter, Pambu et moi, il nous dévoila notamment un pan de son contenu. il nous révélait notamment comment il fut découvert par le Président Mobutu, lui qui n'était jusqu'en 1967 que reporter au quotidien L'Etoile du Congo. En fait, ce n'est pas une simple anecdote, mais une véritable leçon pour les académies de journalisme. Il est effectivement rare

que l'épouse d'un Chef de l'Etat puisse se passionner de la rubrique judiciaire d'un journal local. Tel fut cependant le cas de Madame Marie-Antoinette Mobutu, qui ne pouvait manquer de lire la rubrique judiciaire qu'offrait le quotidien « L'Etoile du Congo », sous la signature du journaliste Bondo Nsama. Le chroniqueur avait, en effet, l'art de rendre avec réalisme et authenticité, comme dans un film de série Novelas aujourd'hui, les versions controversées de la chahuterie des protagonistes appelés à défendre chacun son point de vue au tribunal. Cet intérêt de l'épouse avait fini par se transmettre à son présidentiel mari, qui en fit un usage dépassant le salon familial.

Bondo Nsama, l'ancien reporter judiciaire, connaissait donc parfaitement la nature du travail du journaliste de terrain, du « quado », selon le langage familier dans la profession.

Devenu plus tard éditeur et Patron, il savait recruter, encadrer et promouvoir ses journalistes, selon un plan de carrière qui était plus ou moins visible.

Révoqué par Bondo Nsama...

Je n'avais que 22 ans lorsque j'atterris à la rédaction du journal Salongo, pour mon stage académique de fin de graduat. J'y ai découvert une organisation quasi parfaite : la conférence de rédaction était sacrée, le respect du deadline, le culte de la hiérarchie. Retenu collaborateur permanent à l'issue du stage, je débute une carrière passionnante de journaliste, où le cumul des activités n'était jamais une exception, mais la planification de son temps de travail plutôt un devoir d'intelligence. Assistance aux cours à l'institut l'avant-midi, accomplissement des travaux académiques au home en début d'après-midi, couverture des compétitions sportives en fin d'après-midi ou en soirée dans les stades, rédaction de l'article la nuit, dépôt du papier à la rédaction tôt le matin, ainsi de suite.

En fait, je devais m'accommoder à cette ligne de conduite de « La Cité Olympique », nom donné au bureau dédié à la rubrique sportive, sur la 10ème rue à Limete. Je m'y rendais chaque matin à l'aube, à la fois pour déposer mon papier et pour retirer mon exemplaire du journal quotidien.

L'obéissance à cet ordre me valut un jour, pour la toute première fois directement, les félicitations du Patron. En ef-

fet, en lieu et place du reportage du match de basket-ball prévu dans la mise en page du numéro, il fut accepté, à mon initiative, plutôt la description de l'état déplorable du stadium du 4 Janvier (Ymca), de son aire du jeu rendue totalement impraticable, donc aussi de l'annulation de la rencontre. C'est l'unique fois où je pus entrer dans le bureau du Patron, accompagné par mon chef de rubrique lui-même, Siki Nteta Mbemba, pour y recevoir ses encouragements.

C'est dire que Bondo Nsama était le tout premier lecteur de son propre journal. Mais, il veillait tant au grain que j'en fus aussi la victime. J'avais un rôle au marbre, de 20 h à minuit. Le confrère Fwamba ne se présentait pas pour me remplacer. Je me décidai certes de rester à l'imprimerie, mais de signer le BAT (bon à tirer), non pas à l'heure protocolaire de 4 h du matin, mais plutôt dès la fin de mon ultime lecture de tous les textes. A 5 h, l'on fit parvenir le journal au Patron, alors avec ce détail si précieux sur mon initiative personnelle de la veille.

Bondo Nsama fut donc obligé de lire son journal deux fois, au lieu d'une seule, avant de se rendre au Palais présidentiel. il n'y trouva aucune coquille, Dieu merci. Qu'à cela ne tienne, le lendemain, à 9 h du matin, je fus révoqué sans autre forme de pro-

cès, « pour faute grave ».

Certes, j'avais estimé cette décision disproportionnée et d'allure dogmatique. Mais, c'est à une toute autre occasion que ma révocation me donna une leçon sur les vertus du journalisme : dans

ce noble métier la fin ne justifie pas les moyens. C'est donc moi qui avais eu tort.

Cette autre occasion, c'est mon réengagement dans le journal Salongo.

...Réengagé par Bondo Nsama

J'ai donc quitté le journal Salongo, avec amertume. A tel point que c'est avec un enthousiasme très mitigé que j'ai accepté l'offre quasi immédiate de l'éditeur Ngolu Salimba de travailler à son hebdomadaire sportif Masano. Pourtant il me prenait au rang supérieur de secrétaire de rédaction. J'étais tellement habitué à la tâche quotidienne que le temps de repos dans la semaine devenait trop long pour moi. J'ai donc pu ajouter à tout ce que je faisais en ce moment un autre travail, celui de chroniqueur de politique internationale à la télévision nationale.

Mais, mon cœur continuait à battre pour le journal Salongo. Surtout que, après mon départ, ce quotidien avait embauché le journaliste Kimpozo Mayala, qui était jusque-là mon équivalent sportif à l'autre quotidien de la capitale, Elima. Kimpozo et moi étions amis très proches. Nous avons été de la même 1ère promotion de l'ISTI, tous deux journalistes sportifs, tous deux commis à la couverture du basket-ball. Nous étions tellement liés que, lorsque nous habitions tous les deux au home d'étudiants sur l'avenue Dibaya, dans la commune de Kasa-Vubu, il arrivait que, en cas d'empêchement majeur, l'un aille déposer le papier de l'autre à sa rédaction.

C'est finalement le journal Salongo qui parvint à mettre

nos deux plumes au sein de la même rédaction. En effet, lorsque se crée le prestigieux hebdomadaire « Salongo Sélection » en février 1980, Bondo Nsama en confie la direction à Polyfo Muboyayi Mubanga et la fonction de secrétaire de rédaction à Kimpozo Mayala.

Alors, ces deux responsables ont demandé au Patron d'engager aussi Ndundu Ekambo (mon pseudonyme journalistique) pour compléter les signatures de la nouvelle œuvre, Salongo Sélection.

Bondo Nsama s'étonna de cette demande si bizarre, n'eussent été les explications obtenues. « Moi, je l'ai révoqué ? Quand et pourquoi ? Alors, réengagez-le, immédiatement », telle fut la confiance que me fit Polyfo Muboyayi, à mon retour dans la famille Salongo, avec statut d'éditorialiste et d'analyste, responsable d'au moins deux pages entières par édition. Et lorsque j'ai dû me rendre aux études en Belgique, en 1981, le Patron me demanda avec insistance de prêter comme correspondant permanent du Journal Salongo en Europe.

J'ai donc tiré de mon réengagement à Salongo une autre leçon propre à ce noble métier : le journalisme est une communauté de compagnons. Nulle place pour la rancune, ni pour les cabales.

Bondo Nsama fut ainsi un patron de presse avec l'âme solidaire d'un reporter. Un journaliste vrai, jusqu'au bout.

Jean-Christien Ekambo

*Par le professeur émérite
Jean-Christien Ekambo*



«ADIEU mon PATRON !»

Par BAZAKANA Bayete

A un rythme quasi habituel, la «série noire» des décès dans les milieux journalistiques kinois continu, tout en causant l'angoisse et la douleur. A chacun son tour, pourrait-on dire. Juste retombée de la loi de la nature qui a institué la mort aussi bien que la naissance.

Ainsi, Kinshasa se vide de ses meilleurs journalistes nés entre 1940-60, qui ont fait la pluie et le beau temps. Parmi eux, celui que je désigne «PATRON !» Il s'agit de Paul Bondo Nsama, Bopaul pour les intimes.

J'ai eu la chance de le côtoyer au quotidien de 1967 à mon départ de «Salongo» en 1988 pour l'Europe. Et nous avons repris contact, au téléphone, ces trois dernières années.

Comment je l'ai connu ? Lisez.

des signes. De toutes les façons, il n'y a pas de règles pour cela à la rédaction de «L'ÉTOILE DU CONGO». Du moins en ce temps-là. J'avais décrit alors l'ambiance au marché de Matete. L'article avait séduit le rédacteur en chef Norbert Tukulu, dit Tunor, et son adjoint, Michel Kibaniakina, mais il fallait faire encore preuve de pro-

situé à côté de la Poste, ensuite vers l'hôpital Mama Yemo avant qu'il m'installe dans son bureau de Limete pour jouer la courroie de transmission entre lui et la rédaction en chef ou même avec l'administration de Gimoza, l'imprimerie du journal. C'était trop pour une seule personne. Il m'arrivait de l'accom-



La visite de Vundua et Kithima à la rédaction de Salongo sur 10ème Rue, à Limete. Debout, de gauche à droite. Père Achille Ngoyi, Muteba, José Pierre Diavanga, Oscar Maketa (chef du personnel), Mputu Ngo Zingama, Jean-Jacques Kande Djambulate, Kithima Bin Razamani, Pierre Ndombe Munde, Félix Vundua Te Pemako, Paul Bondo N'Sama et Polydor Fortunat Muboyayi. Accroupis, de gauche à droite. Kimpozo Mayala, Makiona Lunsonso, Théo Bunzi dia Bilongo, Théophile Kitambala Kulubutsh, Michel Lubabu Mpasu Mbongo, Pambu Mbenza et Fwamba ki Epend Nkumu.

(Photo d'archive de J.P. Diavanga)

1967. Commune de Lemba, à Kinshasa où il habitait. Je l'ai rencontré pour le financement de notre journal à stencil du quartier Ngilima intitulé «La nouvelle vague». Cette rencontre était fortuite. Elle a eu lieu parce que ce jour-là, c'est lui que j'avais choisi à la place de Clément Vidibio Mabiala, éditeur de la revue «Zaire» qui lui aussi habitait la commune de Lemba mais que je n'ai pu rencontrer. Et depuis lors moi et le patron Bondo, nous ne nous sommes plus quittés. Ses petites visites chez nous à Matete me faisaient du bien. Notre relation, en effet, est née ainsi sur cette petite aventure de sponsoring de notre journal communal. Elle s'est consolidée au fil du temps. Pourtant, je l'avais croisé bien des années avant puisqu'il prenait le petit Brossel, avec Nguya, Debongo, Buze, etc. à l'arrêt de bus du

quartier Mongo, à Matete pour se rendre au Collège Boboto et moi avec feu Gege Ndongala, nous prenions le bus TCL «Henschel» pour nous rendre à l'Athénée Royal, à Kalina. A l'époque, nous avions beaucoup de respect pour nos aînés. Nous ne les approchions jamais. Mon arrivée en 1968, à la rédaction du journal «Étoile du Congo», après un crochet à «La Tribune Africaine» d'Essolomwa, un autre Matetois aussi, a prolongé cette relation.

Pigiste depuis août 1968, j'avais fini par exprimer à Bondo Nsama mon envie de devenir journaliste professionnel. Il m'avait envoyé auprès du rédacteur en chef adjoint Michel Kibaniakina, pour un test. Un matin d'octobre 1968, le rédacteur en chef m'avait reçu puis m'avait remis une feuille de papier et un stylo. Je devais décrire un fait vécu sans tenir compte du nombre

professionnalisme pendant trois mois d'essai. Pendant cette période d'essai, je disposais d'une carte de presse «Maison». J'étais à l'aube de ma carrière. Le patron Bondo n'intervenait même pas pendant ma formation. D'aspirant, j'étais devenu professionnel dans la corporation jusqu'à obtenir la Carte de l'Union de la Presse du Congo.

Des «chiens écrasés», je commençais à courir les tribunaux de la capitale pour couvrir les procès. A l'époque, il n'y avait pas de chronique musicale. C'est Kin Kiey Mulumba et Kabantanshi qui s'occupaient de la rubrique culturelle, avant que je me verse dans la rubrique sportive avec Kidima et plus tard avec Polydor MUBOYAYI...

Le patron Bondo allait me récupérer plus tard pour que je l'assiste dans la gestion de ses affaires dont le motel «Le Village», le service administratif,

pagner vers 6h du matin au Camp Tshatshi où l'attendait le président Mobutu. Parfois, je m'occupais de l'intendance de ses maisons tout en remplissant mon devoir de journaliste. Et cela m'avait valu le courroux de quelques personnes au journal, jusqu'à provoquer mon départ de Salongo et... du Zaïre pour l'Europe.

Ces trois dernières années, nous avons repris contacts téléphoniques pour l'édition de son livre «CE QUE MOBUTU ME CONFIAIT»! Hélas, mon patron, notre patron - car Salongo était vraiment une école de journalisme et aussi une entreprise de presse avec des journalistes de renom - s'en est allé.

PATRON BONDO, NOUS NE T'OUBLIERONS JAMAIS !

REPOSE EN PAIX, muana Lac Maindombe !

Bazekana Bayete

Paul Bondo Nsama, une de plus grandes plumes et patron de presse



Bondo Nsama, Muboyayi Mubanga +, Modeste Mutinga et Kitutu O'Leontwa reçus par le président Félix Tshisekedi.
(Crédit Photo: la présidence de la RDC).

C'est dans mes débuts dans la presse écrite en 1976 que je fais sa connaissance. De loin, à travers ses écrits et ses collaborateurs que j'apprends à l'apprécier et à admirer son sens des affaires notamment la réalisation de sa polyclinique Super-Lemba aujourd'hui transformée en centre des affaires et célèbre carrefour kinois, du grand hôpital de Kutu qui soigne de nombreux villageois dans le Bandundu, de ses hôtels et bateaux le long des rivières sur certaines villes du Bandundu, de sa charcuterie, du motel Le Village à Kingabwa.

Grand journaliste et éminent patron de presse, Bondo Nsama, c'est le journal SALONGO en lui-même. Un journal bien conçu et admirablement présenté qui a fait la pluie et le beau temps à Kinshasa dont le premier responsable est plus connu par son nom que par son look. Homme très discret et intelligent, Bondo

Nsama maîtrise très bien son métier et ses aléas ; ennemi de la médiocrité, il sait faire le choix des animateurs de son journal.

La plupart des confrères et des stagiaires qui sont passés par son école sont devenus des célébrités dans le journalisme ou tout au moins de « grandes plumes ». Chez Bondo, lui-même fin éditorialiste et à la fois maquettiste de renom, on apprend à faire LE journal dans toutes ses

diversités et ses rubriques, Dédaignant des titres ronflants au contenu sablonneux mais un VRAI, très apprécié par la diversité

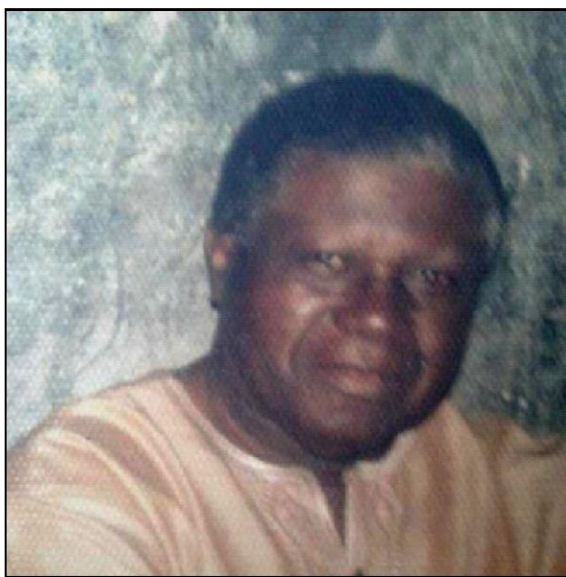
de ses rubriques et la pertinence de ses critiques. C'est lui, le PATRON (anciens et nouveaux) ainsi que des confrères d'autres organes l'appelaient et conti-

nent à l'appeler et à l'apprécier ainsi) qui donne le ton et les orientations, étant à la fois près et loin des journalistes. Il a ap-

pris le métier depuis l'époque des indépendances. Je crois savoir qu'il a commencé, comme beaucoup de confrères, par les « chiens écrasés » ou le sport. Puis, son intelligence et le destin aidant, ce natif de Kutu a gravi les échelons jusqu'à devenir, dans l'ex-Zaïre, l'un de plus grands patrons de presse. Son « SALONGO » mobutiste, tout comme son concurrent ELIMA, était dans toutes les mains et les salons à l'occasion de grands événements.

Je me rappelle bien qu'il a su diversifier son média en éditions provinciales (Salongo Bas-Zaïre, Salongo Katanga, Salongo Kasai, en édition musicale (Salongo Musique) et en édition (très) spéciale (Salongo Sélection, le célèbre SS dont je raffolais tant). Ce titre a disparu des kiosques (...). Un homme bien, ce monsieur Bondo Nsama. (...)

Jean-Pierre EALE IKABE
(in Mes gens)



Des anciens de SALONGO autour du Patron BONDO NSAMA à Super-Lemba



18 novembre 2017, au restaurant Super Lemba, première réunion des anciens journalistes et cadres du journal SALONGO présidée par Le Patron lui-même.

Debout, de gauche à droite: Kale Ntongo, Fifi Gampuende, Jacques Famba, Asimba Bathy, Mfimpulu Zansi, Tshibambe Lubowa, Bondo Nsama, Sapu Kazadi «Sakaz», Muluba Giongega, Frédéric Lembe

Accroupis: Kitama Mumputu, Florent Nlunda Nsilu, Célestin Kumata et Mbuyu wa Kabila

Salongo: témoignages de la dernière génération

Comme un coup de foudre sur la tête, la nouvelle tombée tôt le matin du 07 juin de la disparition de patron et papa Bondo. Un départ inattendu, surtout pas ce jour-là. Si bien que les larmes ne suffisent pas pour exprimer ce que ressentent nos cœurs percés, le mystère de la mort nous a encore surpris.

S'il est facile aux aînés de contenir leurs émotions devant une telle tragédie, ce n'est pas le cas pour nous, car il était loin de toute préparation psychologique. C'était comme une folie quand nous annonçons la mort de Bondo qui était notre maître, du moins je vous épargne des comportements observés à cette annonce...

BONDO, Maître et Père

Alors que nous venions de faire notre entrée à l'école salongo dont le maître était le patron Paul BONDON NSAMA,

naturellement la peur, le complexe et le doute étaient notre première attitude, du fait que l'homme incarnait une autorité symbolique dans la presse congolaise. Loin de tout cela, le patron nous accueillait, pas comme ses employés, mais comme ses enfants et petits-enfants, il nous a facilité l'intégration sous sa propre bénédiction, encouragement et contrôle permanent, ainsi est parti notre départ dans le journal salongo.

Avec son talent exceptionnel, le patron Bondo incarnait le symbole de la rédaction qu'il animait en véritable chef d'orchestre, si bien que visiblement fatigué, l'homme n'avait jamais perdu sa lucidité, exprimée par ses nettes inspirations des titres et arguments de base de certains sujets abordés. Partager des moments comme ceux-là avec monsieur Bondo, c'est plus qu'une bibliothèque oubliée dans l'outre-mer, car lui-même était une grande bibliothèque, du moins pour ceux qui l'ont bien

connu.

Les derniers instants

Comme s'il avait pressenti ce départ, ses derniers instants sont marqués par un témoignage d'affection aux allures d'adieux, à chaque fois qu'il mangeait un fruit, il commençait à partager avec nous à tour de rôle et personne n'avait compris ce geste, pourtant c'était comme le dernier repas de Jésus avec ses disciples.

MONSENGWO-BONDO, coïncidence ou destin ?

Journaliste de Salongo hebdo, ma rencontre avec le nom de Bondo est partie depuis ma naissance. Né à l'hôpital Bondo de Kutu dans la province de Mai-Ndombe, ex district d'Inongo. Si bien que je ne le connaissais pas dans l'enfance, sauf du nom, il nourrissait mes ambitions de de-

venir un journaliste, car il inspirait beaucoup des jeunes de ma cité avec ses œuvres, j'en fais partis. Je ne savais pas que le destin allait m'amener à ses côtés. Peu après mes études humanitaires, j'entame les études universitaires à l'Université catholique du Congo où j'ai fait les études du journalisme.

Au cours d'une visite chez le cardinal Monsengwo alors retraité chez lui à Ma-campagne, je rencontre un prêtre de mon diocèse qui savait que j'ai fait le journalisme. Il me parle de journal salongo de Bondo NSAMA qui vient de reprendre son apparition. D'un coup de fil il l'appelle pour me recommander. Sans hésitation, il m'invite et m'accueille, c'est ainsi que je me suis retrouvé entre les mains de géniteur de ma passion de la presse. Merci papa pour l'hôpital qui a sauvé ma mère de mort lors de mon enfement, merci de m'avoir fait confiance d'être à votre côté et vivre les derniers instants de votre vie.

Jean Robert
MONSENGWO

PAUL BONDO NSAMA la fin du Patron

Le désir
de
donner...

Personne ne peut nier les services rendus au pays par Bondo Nsama et Essolomwa Nkoy ea Linganga. Ces hommes étaient au dessus du lot et se distinguaient par leur tenue.

Quoique fidèles à Mobutu, ils s'étaient fixés les limites à ne pas franchir.

Bondo Nsama décédé le 07/06/2022 laisse le souvenir d'un PDG visionnaire. Pendant 45 ans il a consacré son intelligence et son temps au service du bien-être moral et physique du Congolais. Sa tête était un disque dur rempli de plus grands secrets d'Etat. La mort vient brutalement de tout effacer.

A ce jour il n'existe qu'un moyen de prévenir ce genre de pertes. C'est écrire. Mais on ne peut pas tout révéler ! (NDLR: **L'Editeur-Fondateur a écrit un livre de plus de 200 pages. A édier**)

Bondo Nsama et Essolomwa Nkoy ea Linganga étaient de bons Reporters avant de devenir des éditeurs riches et comblés. Mobutu leur avait tout donné. L'Etat prenait en charge tous les frais de fabrication, d'impression et de distribution d'ELIMA et SALONGO. Nous étions assimilés aux fonctionnaires de la Présidence. Salaire régulier et Sécurité Sociale assurés. Transport en commun gratuit.

Les Rédacs d'Elima et Salongo n'avaient rien à envier aux Européens. Bureaux climatisés, fax, téléphone, caméras, cars de reportages et hôpitaux pour soigner les familles de journaliste.

1964-1992 fut la période la plus faste de la presse congolaise. Elima et Salongo avaient un tirage de 20 à 30 mille exemplaires par jour ! Journaux distribués à travers la République et le monde par Scibe Airline, Sabena et Air Zaïre.

Après mon départ d'Elima-Dimanche en juillet 1981, j'envisageais de créer une Agence de production avec le soutien de Papa LOMATA. L'ancien Ministre du Budget NKWIM qui était mon voisin à Ngaba et Tabuley Rochereau se sont opposés à ce projet. Pendant que je réfléchissais, Polydor Muboyayi Mubanga parvint à me convaincre de rejoindre le groupe Salongo en Septembre 1981.

Décision que je ne regrette pas. Tant de souvenirs ; je ne sais pas par où commencer...pour parler de Bondo Nsama. Malgré ses millions, il n'affichait pas son opulence. Il aimait les pantalons jean's et les babouches comme un wara. Ce qui l'a sauvé quand un Commando de l'AFDL prit en otages le 20 mai 1987 la rédaction de la 9e Rue Limete. Et vociférait en swahili:

« Où est Paul ! Où est Paul ? »

Très courageusement malgré les uzis pointés sur les fronts,



le reporter OMBA (décédé, NDLR) les rassura en swahili. « Paul n'est pas là ; il n'y a que nous ici... »

Miracle ! Ils se contentent de mitrailler les machines ; et de dépouiller les journalistes. Montres, billets de banque, bijoux, chaussures arrachées. Le mini bus de reportage est retrouvé par la Garde de M'Zee et restitué un peu plus tard. Simultanément, la Rédaction secondaire de la 10 e Rue est aussi plastiquée ; sa riche Documentation (archives et autres dossiers) détruite.

Salongo s'est révélé pour moi une autre Ecole de journalisme. Et Bondo Nsama un Patron protecteur. LES TITRES était sa spécialité. Toutes les enquêtes découlaient d'un Titre. Et on confiait le travail à un fin limier. L'immersion pouvait durer Plusieurs semaines. Le résultat était généralement ébouriffant.

Pour vendre l'Hebdo spécialisé SS (**Salongo Sélection**), obligation de ramener chaque jour un scoop sur Vclub, DCMP et Bilima. Sa joie quand j'ai rejoint l'équipe était indescriptible. Il aimait ma plume et mon abnégation. Je mouillais le maillot pour le Journal.

Paul Bondo Nsama ne cessait de m'encenser auprès de ses amis. On avait une complicité de père et fils. Cette amitié ne plaisait pas aux lèche-bottes. Assez souvent, Papa Bondo nous recommandait de respecter les sentinelles qui veillaient sur notre sécurité plutôt que des collègues mielleux et bonnes manières.

« Qui est votre ami, disait-il ? Vous êtes venus ici vendre vos intelligences ; vous n'êtes pas des amis mais des collègues de service. Tant mieux si vous réussissez à fructifier votre soi disant amitié ».

Le plus pire c'est le collègue qui se prend pour votre chef alors qu'il est incompétent !

1983. En pleine réunion de SS (**Salongo Sélection**) dans son appartement de la 10 e Rue, il me tend soudainement une fourchette pour partager le petit déjeuner qu'on venait de lui servir. Oh les yeux envieux de collègues !

Une autre fois, au cours d'une réunion de rédaction trop houleuse,

il m'a cédé sa place pour canaliser les débats et les rendre plus fructueuses. Il voulait que tout le monde entende de ma bouche les idées que je proposais. La surprise qui envahit la salle fut un moment de bonheur intense. Il s'agissait d'investir sur le Salaire des musiciens et de relancer la Rubrique Poster durant les deux jours de la publication des examens d'Etat ! Me préparait-il à la succession...

Polydor Muboyayi Mubanga n'était pas du tout surpris par cette « tendresse » du patron. Paul Bondo Nsama me désirait depuis Elima -Dimanche. C'était évidemment la fameuse compensation en retour !

Quand il m'arrivait de le croiser vers les années 1975-1980 à l'Intercontinental, au Memling, au Café Jea et au Big Steak de Matonge où travaillait Vivine, ou dans quelque boîte de nuit, il m'invitait à sa table et on terminait la soirée ensemble.

Lors de notre première rencontre au «Café Jea », à Lemba, il s'est montré d'une largesse démesurée. Mon premier réflexe fut de refuser cette générosité à contre-courant.

Un sage conseille « de ne jamais refuser un présent qu'on vous offre même si vous n'êtes pas dans le besoin ». « On risque non seulement de décevoir le donneur, mais surtout de décliner une générosité divine ».

« Eye kokoma pe habitude ». On sentait en lui le désir de donner et de contrôler l'autre.

Les anciens de Salongo savent que Bondo était averse de compliments. Il fallait être un bosseur pour mériter sa confiance. Entrer dans son intimité était une faveur rare. Quand il voulait me charger d'une mission impossible, son regard devenait perçant, le ton habituellement doux devenait autoritaire. « Faites attention ! » prévenait-il.

Blanc-seing pour critiquer tout le monde, sauf Kengo wa Dondo, Kisombe Kiaku Mwisi et le Guide ! Serment de loyauté oblige. Sa protection était assurée.

On a tenté de me faire virer une dizaine de fois du quotidien Salongo ; il me rassurait par une promotion.

Un autre témoignage. Suite aux pillages de 1992, le Journal Salongo avait licencié sans solde une vingtaine des bois morts.

Quelle honte de trouver mon nom parmi les journalistes

révoqués. J'avais à l'époque rang de Directeur de Rédaction chargé de Sports. La Coordination avait d'autorité décidé de me remplacer par un Reporter travaillant à mi-temps !

J'apprendrai que ma tête avait été mise à prix par Kuba (ami de notre Coordinateur) qui convoitait la Présidence de Dragons ! Duel remporté par mon ami Ekwile Feros (Il détestait ce surnom).

Brouhaha à la Rédaction lorsque Big Paul Bondo ordonna à Ndombe de me rétablir dans toutes mes fonctions, immédiatement.

Pambu Mbenza n'en revenait pas.

« Jamais Bondo n'a fait cela auparavant...De mémoire, je ne connais aucun journaliste licencié qui est revenu dans cette rédaction. », me dit-il. Tu es bien protégé, Petit !

Oui, j'avais un Dieu puissant.

J'ai donc failli perdre mon emploi au quotidien Salongo de la même façon qu'à Elima en juillet 1981. Scénario copier-coller imaginé par deux directeurs jaloux. Dieu ne permit pas que cela se répète.

Entre nous, des réprimandes du point de vue professionnelles étaient presque rares. Bondo misait sur la valeur des gens. Il n'aimait pas les fainéants et les journalistes qui attendent qu'on leur dicte ce qu'ils doivent faire. J'étais surpris par son énergie et sa détermination à s'investir totalement dans tout ce qu'il entreprenait. SALONGO SELECTION ET SALONGO MUSIQUE furent des idées géniales.

Bondo m'a aidé à prospérer dans le journalisme d'investigation. Sa décision de me confier la rubrique Sportive a enrichi ma carrière. Contre toute attente, cette mutation a tourné à mon avantage. Mes connaissances sportives étaient très étendues. Le hasard voulut que les Fédérations congolaises de foot, basket, hand-ball, karaté ainsi que les trois grandes équipes de football (Vclub, Daring et Dragons) soient gérées par mes amis. Grâce à ces relations, j'ai fait le tour du monde. Mes trois mandats au Ministère des sports et Loisirs m'a permis de surfer sur de possibilités encore plus importantes.

Après la destruction des installations (Rédaction et Imprimeries) de Salongo par des éléments incontrôlés de l'AFDL qui cherchaient à abattre notre Boss, j'ai été happé en février 1998 par mon ami Modeste Mutinga, PDG du Groupe Le Potentiel.

Chaque fois que je l'appelais, Papa Paul était enchanté. Il voulait qu'on relance Salongo. J'ai malheureusement deux livres à terminer et un Site à gérer.

Adieu Boss. Repose en paix.

**NILA MBUNGU
MOSAKOLI NEWS.**